

En réaction à la mort de Samuel Paty, Magyd Cherfi dévoile un texte limpide, nostalgique et poignant

Se rappelant ses années d'enfance et combien l'école avait été un refuge pour lui, Magyd Cherfi rend un superbe hommage aux enseignants.

Dans un texte limpide, nostalgique et poignant, le chanteur [Magyd Cherfi](#) (ex-Zebda) rend un sublime hommage au métier de professeur.

Ce texte, écrit en réaction au lâche assassinat de Samuel Paty, il l'a publié dans la soirée du 22 octobre 2020, sur sa page *Facebook*. Depuis, il a déjà suscité des milliers de réactions émues.

Le voici :

“La trahison –

J'ai été d'une école où on aimait ses profs, où après être passé dans une classe supérieure on passait leur rendre visite, ça épinglait un orgueil de moineau sur nos maigres poitrines.

J'ai été d'une école où le nom de “*prof*” faisait tinter la rétine et briller l'envie d'en être.

Moi j'allais à l'école comme on se blottit dans un nid attendant la becquée quotidienne. J'étais ce privilégié-là, cet engourdi docile aussi. Je guettais l'attention qu'on allait me porter, la parole qu'on allait me donner, la note aussi.

C'était une école où j'oubliais que j'étais arabe, pauvre et frustré. Elle me protégeait de la méchanceté du monde, un monde dur qui voulait pas de mes parents. Elle me sortait de l'obscurité dans laquelle ils pataugeaient.

J'étais d'une école où je n'avais plus d'origine mais l'espoir d'en trouver une sans frontière ni couleur, ni rang social, où les professeurs ressemblaient à des parents. Les uns les autres se passaient le relais sûrs de divulguer un même message empreint du respect le plus strict. Les quatre se souciaient qu'on s'intéresse, nous existions comme un prolongement d'eux-mêmes.

J'étais d'une école qui admirait ses profs et je rêvais moi de les accompagner au-delà des heures de scolarité indues tout ça pour m'infuser du plaisir qu'ils avaient à nous avoir comme élèves. Me rappelle, je voulais même qu'on m'adopte car hors du sanctuaire me sentais comme un fantôme privé de lumière, presque un demi-orphelin à qui il manquait deux de ses quatre parents. Privé de cette attention supplémentaire, me sentais vivre dans un cachot putride, comme privé d'une pièce aux larges baies vitrées.

Dans cette école, en échange de leur bienveillance je rassemblais tout ce qui me contenait “d'intelligent”. Jamais ma mère ne m'a vu chez elle aussi docile ou attentif et dieu sait (si j'ose dire) qu'elle sacrifia tout pour que je réussisse, qu'elle ruina jusqu'à épuisement toutes ses réserves de mère.

Elle aussi chérissait cette école et trouvait ahurissant que les détenteurs de tous les savoirs ne portent pas la main sur moi quand je faiblissais. Ça la sidérait qu'on ait pas cours à Pâques, Noël, juin et juillet.

Sans cette école que l'on dit gratuite, laïque et obligatoire la vie lui serait apparue insensée. Quant à moi je l'avoue, je me suis plus aimé en élève qu'en enfant de la rue car à dix sept heures sur le trottoir d'en face j'entendais : "rentre chez toi bougnoule !"

À l'aune de tous ces défis nouveaux, je dis que cette école existe encore et elle raconte toujours l'histoire des hommes, offre encore une famille, une terre, des valeurs et enfin notre libre arbitre.

Alors je peux le dire, moi Magyd jamais j'aurais tendu mon doigt à un salaud pour désigner comme victime mon prof d'histoire-géo."

Bouleversant.